

La Ménagerie Royale de Versailles (III)

Le Soleil s'étant couché définitivement sur Versailles, la Ménagerie périclita à tel point que lorsque Pierre Le Grand, cet éternel voyageur à la curiosité inextinguible, passa par Versailles le 25 mai 1717, il ne trouva que deux personnes pour l'accompagner en gondole jusqu'à la Ménagerie. Délabrement, saleté, laisser-aller des collections choquèrent l'impérial visiteur. Quant à Louis XV, il n'y mettra jamais les pieds ! Lorsqu'un animal rare arrivait – car, rappelons-le, les fournisseurs continuaient leur travail à travers le monde ! – il se les faisait présenter au palais, dans le salon de Mercure...

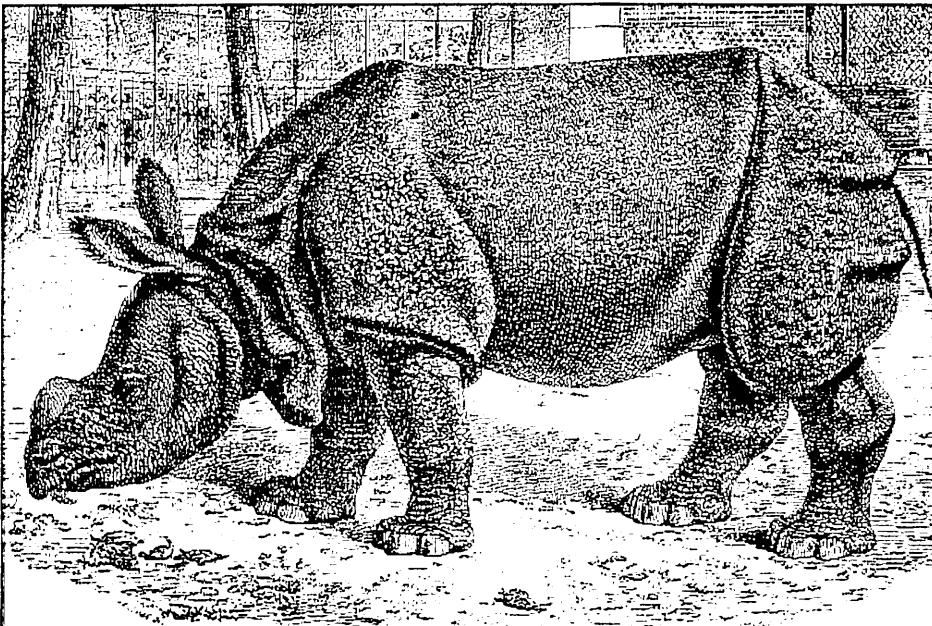
Lorsqu'il épousa cette obscure petite princesse polonoise – Marie Leszczynska – on pensa à rafraîchir les lieux car le père de la mariée, l'ex-Roi Stanislas, voulait une véritable passion à la ménagerie de son château de Lunéville. Et de fait, la reine Marie fut la seule personne royale à venir de temps en temps visiter les pensionnaires. En 1724, on entreprit donc quelques travaux de réfection et le public – dont les jeunes-filles de Saint-Cyr chaperonnées des religieuses Augustines – revint visiter tout ce petit monde, dont certaines espèces très rares comme ce condor des Andes que décrit le duc de Luynes : "il est de la figure et de la grosseur d'un dindon ; il a le col moins long et le bec crochu ; sa tête est de ce qu'il y a de plus singulier ; elle est couleur de feu, mais pendante et battant des deux côtés, autour du col, il y a une espèce de palatine blanche et ardoisée, dont il fait usage l'hiver pour se couvrir la tête".

Au fil du temps, les dégradations s'aggravèrent mais, les finances accordées à l'entretien ayant été rognées à l'excès, les travaux indispensables ne se firent pas. Malgré tout, il est étonnant de constater le nombre de personnes attachées au service de cette ménagerie méprisée : un concierge, un inspecteur, un suisse, un jardinier, huit gardiens (ou soigneurs) et un garde-chasse, jouissant chacun d'un logement et d'un potager ! Apparemment, on ne lésinait pas non plus sur le soin et la nourriture. Celle-ci était fournie, généralement, par la ferme voisine dont les 200 hectares de terres labourables, de prés et de pâtures suffisaient largement à la nécessité des animaux. En 1742, elle livra ainsi 1500 bottes de foin, 3000 bottes de paille de blé, 300 bottes de paille d'avoine, 50 septiers (1) d'orge, 75 septiers d'avoine et 10 septiers de vesse... sans parler de la viande de bœuf pour les carnivores, des poules d'Inde, des chapons, des poulets et des canards !

A cette époque, un bouquetin de Barbarie, deux tigres, deux ou trois lions, un léopard, un loup cervier (lynx), des casoars, des demoiselles de Numidie, des éperviers, un loup marin, un pélican et un dromadaire logeaient à la Ménagerie... Le concierge – ou gouverneur – fils du fameux La Roche qui avait œuvré aux mêmes fonctions sous la duchesse de Bourgogne, orienta l'élevage des oiseaux – et bien plus que nécessaire – vers les oiseaux de basse-cour dont, surtout, des dindons dont il tirait un profit non négligeable. Ils devinrent à ce point

nombreux, qu'il était obligé de les faire paître dans le parc même de Versailles. Or, un jour, Louis XV qui s'y promenait avec son train habituel de 12 gardes du corps, de 1200 suisses et de son capitaine des gardes, tomba sur les bestioles au détour d'un chemin. Leur aspect ne séduisant en rien le monarque, la colère royale s'exprima sans fars : "Monsieur, dit-il à La Roche, que cette troupe disparaisse ou, je vous donne ma parole royale, je vous ferai casser à la tête de votre régiment !"

Peu avant la mort de Louis XV, en 1770, arriva des Indes un rhinocéros unicorn, envoyé par le gouverneur de Chandernagor, à l'instigation du Ministre Bertin – celui-là



même qui fonda les premières écoles vétérinaires du Duc de Praslin. Il posa la patte en France, à Lorient, en juin, après avoir fait escale à l'Île de France (Île Maurice) et qu'un volumineux courrier ait été échangé afin de mettre au point son voyage dans les meilleures conditions. Après le bateau, il se retrouva donc dans une cage roulante tirée par des chevaux. Aux escales, ses soigneurs veillaient à sa nourriture et à son bien-être : six pots d'huile de poisson furent employés durant le trajet pour le masser. A Versailles, on le plaça dans un enclos de 10 toises (2) sur 12, doté d'une petite grange et d'un abreuvoir spacieux où il aimait se plonger en été "pour éviter la piqûre des mouches".

Un éléphant de 2 ans suivit de peu le rhinocéros et arriva "à pied" – mise à part la traversée maritime – de Chandernagor. On le plaça dans la cour des pélicans où le grand bassin servit à ses ablutions. Sa nourriture était composée d'un ragoût d'oignons, de beurre, de sel et de poivre, le tout largement arrosé de vin que son gardien lui faisait déboucher avec sa trompe devant le public. Il recevait aussi de l'eau de vie et du tabac qu'il piochait directement dans les tabatières que lui tendaient les visiteurs. Deux à trois fois par semaine, on l'enduisait, lui aussi, d'huile de poisson afin d'empêcher le gercement de sa peau. Ces soins plaisaient doublement à notre éléphant car, tandis qu'on lui faisait sa toilette, il introduisait la trompe dans le récipient et pompait l'huile avec délice. De temps en temps, on le conduisait le long des palissades derrière lesquelles vivait le rhinocéros, afin d'observer leurs réactions. Mais jamais on ne perçut le moindre signe de colère entre eux. Buffon vint, bien entendu, contem-

Tylman
pler plusieurs fois les deux phénomènes. L'éléphant mourut à 12 ans, en 1782, alors qu'une nuit, brisant ses chaînes, il était parti se promener. Tombant dans une pièce d'eau emplie d'une vase tellement infecte, il suffoqua. Son cadavre fut envoyé au Jardin du Roi à Paris, où il fut disséqué par Daubenton le jeune.

Le sort de la Ménagerie ne fut pas plus brillant sous le règne de Louis XVI, malgré l'énergie du comte d'Angeviller, surintendant des bâtiments du roi, qui tenta de la sauver de la ruine. Ce n'est qu'en 1785 – peut-être suite à l'accident de l'éléphant – qu'on se décida à engager d'importants travaux de réparation : maçonnerie, couverture, rétablissement des treillages, relevage des palis des arbres...

L'inénarrable La Roche, toujours de fonction, supervisait le tout et puait, disait-on, aussi fort que les bauges de ses animaux ! Monté en grade, il avait désormais le droit d'assister au lever du Roi qui supporta avec abnégation durant un temps les émanations fétides du personnage jusqu'au jour où la mesure fut à son comble. Il fut prié désormais de ne plus vivre le palais de ses effluves...

Louis XVI, d'un naturel curieux dès qu'il s'agissait de sciences, avait fait acheter en 1777 un autre éléphant indien. Une femelle. Un deuxième rhinocéros, indien aussi, arriva vers 1787 en même temps qu'un couagga.

Un chameau, un dromadaire, un zèbre, un bubale, des cerfs du Gange, un phoque, une guenon à crinière (babouin *Harnadryas* ?), une très importante volière réunissant des petits oiseaux tels pinssons, hirondelles, fauvettes, mais aussi pélicans, aigrette, faisans... remplissaient la Ménagerie. Le très célèbre lion et son chien (3) qui finira ses jours après la Révolution à la toute nouvelle Ménagerie du Jardin des Plantes, attisait aussi la curiosité des visiteurs.

Louis XVI avait tenu à y héberger aussi un mouton. Il faut dire que cette bête avait vécu, avec un coq et un canard, une grande aventure : devant toute la cour réunie, il avait été élevé dans les airs dans la "Machine" des frères Montgolfier en août 1783.

Le public continuait à visiter les lieux après, semble-t-il, autorisation. Le frère de Marie-Antoinette, Joseph II, se joignit un jour, incognito, à une compagnie de Bretagne. Mais les remarques et commentaires qu'il émit tout au long de la visite sur les espèces présentes firent pressentir au gardien que le quidam n'était pas n'importe qui, ce que lui confirmèrent les 15 louis glissés dans sa main à la sortie... Le Tsar Paul I^{er} et la Grande-duchesse de Russie, eux aussi dans l'anonymat, accordèrent une visite aux lieux. Nulle autre visite royale ne fut répertoriée ensuite.

Le départ de Louis XVI et la Révolution allaient avoir, pour un temps, des conséquences surprenantes pour la Ménagerie. En effet : ses frais furent rattachés à la liste civile du Roi, ce qui eut pour résultat l'entreprise de travaux de réfection, de nettoyage, d'arrachage des mauvaises herbes, de taillage des arbres et d'assainissement des bassins...

Dans l'Encyclopédie, il est dit : "Il faut détruire les ménageries quand les peuples manquent de pain : car il est honteux de nourrir des bêtes à grands frais quand on a autour de soi des hommes qui meurent de faim." Aussi, le 10 août 1792, la "Société des Amis de la Convention" - les Jacobins de Versailles - drapeau en tête et tambour battant, envahit la Ménagerie afin de "rendre à la liberté des êtres sortis libres de la main du Créateur et indûment détenus par l'orgueil et le faste des tyrans". Le gardien leur remit les clefs sans discussion, leur faisant toutefois remarquer au passage que si des bêtes "féroces" étaient libérées, la reconnaissance de celles-ci ne serait peut être pas à la hauteur de ce que les libérateurs étaient en droit d'attendre... Après mûre réflexion, la liberté ne fut accordée qu'aux herbivores, singes et oiseaux. Ceux-ci ne se firent pas prier pour se répandre dans les bois environnants où ils s'acclimatèrent, pour certains, avec bonheur.

Mais il restait des animaux dans la Ménagerie, et non des moindres. Le 19 septembre 1792, le régisseur général du domaine écrivit une lettre à l'intendant du Jardin du Roy (notre actuel Jardin des Plantes) à Paris, Bernardin de Saint-Pierre : "La ménagerie va être détruite ; si dans le peu d'animaux qu'elle renferme, il y en avoit quelqu'un qui pût vous convenir et figurer dans votre superbe cabinet d'Histoire Naturelle, veuillez me l'indiquer. Le ministre m'autorise à vous donner tout ce que vous jugerez convenable. Je crois qu'il serait nécessaire que vous fissiez le voyage de Versailles. Si vous estimez que cela soit à propos, je vous prie de m'indiquer le jour pour que je puisse m'y trouver. Nota : Il y a un superbe rhinocéros". Bizarrement, il n'est question que d'un seul rhinocéros. L'un d'eux avait-il succombé "à une pointe de sabre dans la poitrine", donné lors de la fameuse journée des Jacobins, ainsi que le laissent sous entendre des notes de Cuvier ?

Quatre mois plus tard, Bernardin de Saint-Pierre n'ayant toujours pas réagi, le régisseur lui renvoya une seconde lettre plus insistante, qui soulignait les qualités du rhinocéros. Bernardin, le professeur Desfontaines et le jardinier en chef Thouin se rendirent alors enfin à Versailles. Convaincu, Bernardin introduisit aussitôt une demande à la République afin que les derniers animaux du Roi constituent le noyau d'une Ménagerie Nationale à Paris. Après maintes difficultés, Jussieu, Directeur du Muséum, obtint enfin, le 28 germinal de l'an II (17 avril 1794), un ordre de réquisition pour transporter les animaux à Paris. Trop tard, hélas, pour le pauvre rhinocéros qui mourut le 13 floréal de l'an II (12 mai 1794), suite à une blessure gangrénée provoquée par une chute dans un bassin. Son corps fut transporté au Jardin du Roy où il fut disséqué par Dau-benton. Ensuite, naturalisé, il entra dans les collections du Muséum où le public peut



Les logements des gardes et jardiniers...

toujours l'admirer dans la Grande Galerie de l'Evolution.

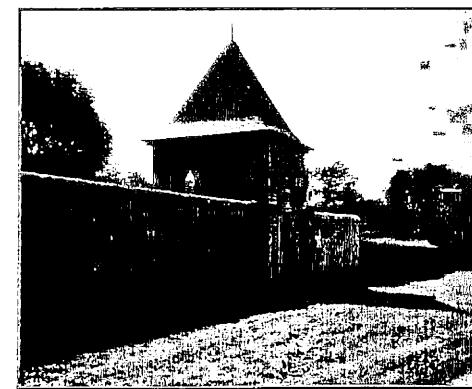
Dès lors, les bâtiments de la Ménagerie Royale de Versailles sombreront dans une lente agonie entrecoupée de résurrections éphémères et ceci jusqu'au début du XX^e siècle.

Jussieu récupéra pour sa toute nouvelle ménagerie du Jardin des Plantes, le matériel de logement des animaux de Versailles : auges de pierre, portes à glissières, ferrures etc...

Les appartements du petit château, vidés des meubles à la fin de la période révolutionnaire, présentaient encore boiseries et dorures dans un bel état de fraîcheur, préservés des dégradations de tous genres par un inspecteur des bâtiments intelligent. Les autres bâtiments, la ferme et les prés furent loués. Hélas, quatre ou cinq ans plus tard, le petit château fut rasé, le rez-de-chaussée du grand pavillon octogone et la grotte auront le même sort, seulement en 1902.

Quant à la Ménagerie, elle servit d'abord d'abris aux chevaux de l'artillerie, puis elle fut vendue aux enchères avec la ferme, le 22 novembre de l'an IX. Napoléon, soucieux de reconstituer le domaine de Versailles racheta la ferme et les dépendances qu'il affirma à un certain Fessart. Celui-ci allait opérer des dommages irréversibles, défonçant murs, sculptures, vases et bas reliefs, aveuglant des fenêtres, bousculant bassins et cours...

En 1825, Charles X offrit 80 000 francs à Fessart pour le rachat de la Ménagerie. Mais les prétentions de Fessart s'élevaient à 300 000 francs ! Louis-Philippe revint à la charge en 1836 avec des propositions qui, cette fois, furent acceptées. Devenue domaine national, on projeta en 1847 d'en faire un haras royal pour les étalons arabes. On rétablit les anciennes portes, on restaura l'escalier monumental qui descendait au canal, on réinstalla des statues. La grande mare des pélicans fut remise en état et remplie d'eau courante.



QUE RESTE-T'IL ... ?

... de ces amours potelés, de ces allées, de ces bassins, de ces enclos et du petit château ? Un monceau de pierres et de gravats tout au bout du canal transversal, face à Trianon, et un arrêt de bus "Ménagerie" sur la N10. On peut encore aller sur les lieux, flâner en rêvant. Pour cela il suffit d'emprunter l'allée de la Reine qui part de la rive gauche du grand canal, face à la "Flottille". Ou, tout comme le Roi Soleil qui à cet endroit même montait en gondole, se laisser glisser en barque et refaire le trajet nautique de naguère pour à la croisée des canaux, filer bâbord et accoster au pied des escaliers monumentaux restaurés en 1847. Les piédestaux, de part et d'autres, sont aujourd'hui démunis de leur statue. La grande "Mare des Pélicans" qui avait été comblée sous Louis XV et exhumée en même temps que l'escalier, s'offre à nos yeux dans un décor minimaliste. C'est désormais dans les herbes folles, toute trace d'allée ayant disparue, que nous gravissons le talus qui monte vers les vestiges de la Ménagerie. Face à nous, un grand mur gris. En escaladant un petit muret perdu dans les orties, du côté de la Porte des Matelots, nous découvrons un amoncellement de pierres, de marbres, de charpentes, de cheminées, de gravats... On revient sur ses pas pour longer le mur sur sa droite et découvrir les deux pavillons au toit pointu de la duchesse de Bourgogne et les amores de la petite laiterie où cette grande dame jouait à la fermière. L'ancien logement du jardinier fait suite et on imagine la "Cour des Volières" qui y attendait. Le mur gris est maintenant étroitement surveillé par des CRS suspicieux face à des touristes en quête d'une ancienne ménagerie... Le Pavillon de la Lanterne - qui doit son nom à un lanterneau mis en place sur un pavillon de l'ancienne ménagerie par le prince de Poix, Gouverneur de Versailles et Capitaine des chasses, en 1787 - a été restauré en 1994 et se devine derrière le fameux mur. On aperçoit aussi des restes de pavillons, de bassins d'aqueducs, de clôtures... On termine la promenade par l'allée qui part vers la Ferme de Gally, pour sortir du parc par la Porte de Choisy, après avoir longé les prés où poussaient jadis les cultures nécessaires aux herbivores... La route de Saint-Cyr coupe désormais le domaine. En la traversant, on découvre étangs et jardins d'ouvriers où pêcheurs et agriculteurs du dimanche donnent encore à ce petit coin un air du Versailles rural d'autan.

Un des pavillons de la duchesse de Bourgogne
Cette fois, ce fut la révolution en 1848 qui mit un terme à ce belle entreprise. Plus personne n'allait jamais plus s'intéresser à la Ménagerie et à ses bâtiments.

Le Hameau de Marie-Antoinette a été récemment l'objet d'une merveilleuse restauration. Dans la perspective du Grand Trianon, à l'autre bout du canal transversal, la réhabilitation de la Ménagerie avec - pourquoi pas ? - la présence de quelques animaux sauvages redonnerait enfin vie à ce coin délaissé du Domaine et serait le pendant parfait à la présentation des animaux de ferme en voie de disparition présentés sur les prés jouxtant le Hameau de notre dernière "vraie" Reine...

Viviane TYTELMAN

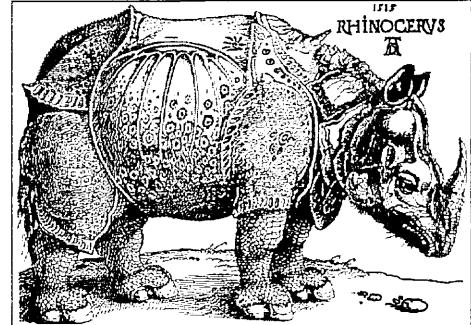
1. 1 Septier = 1,56 hl

2. 1 Toise = 1,95 m

3. Voir Lettre de la SEC.1S n°24

LE RHINO DE DÜRER

En 1513, un rhinocéros d'Asie est offert au roi du Portugal, Emmanuel le Magnifique, par le



roi de Guzarat. Désireux d'offrir à son tour l'animal au Pape Léon X, le roi du Portugal le fit embarquer afin de lui faire faire le voyage de Rome par la mer. Parti de Lisbonne, le rhino fait une escale à Marseille, sur l'île d'If, en 1516. Cet animal est alors totalement inconnu de l'Europe et suscite la curiosité des habitants de la ville. François I^e, de retour de Marignan, vient l'admirer. Après quelques semaines sur l'île d'If, notre rhino repartit, hélas, vers Rome... Son navire dut affronter alors une très violente tempête qui précipita le bateau sur les récifs du golfe de Gênes. Le cadavre du rhino fut retrouvé le long des côtes... et ce n'est qu'empaillé que le pape découvrit enfin son cadeau. Entretemps, Albrecht Dürer, qui n'a jamais vu l'animal en "vrai", réalisa en 1515 la célèbre gravure sur bois du Rhinocéros d'après une esquisse envoyée de Lisbonne.